



 **La**
Criée
SAISON
19/20

Théâtre

Purge Baby Purge

16 > 18
janvier

D'après *On purge Bébé* de **Georges Feydeau** Par
Sophie Perez et **Xavier Boussiron** / Cie du Zerep

Démasquer la charge subversive de Feydeau en lui rendant toute sa noirceur ! Les insolences de Sophie Perez et Xavier Boussiron vis-à-vis du répertoire théâtral n'ont jamais porté une charge aussi sulfureuse. La façade grivoise s'écroule, le vaudeville vacille, l'abîme de l'inavouable jubile.

Théâtre

Purge Baby Purge

D'après *On purge Bébé* de **Georges Feydeau** (1862 - 1921)

Par **Sophie Perez** et **Xavier Boussiron** / Cie du Zerep

Tarif B – Grand Théâtre – Jeu, Ven, Sam 20h – Durée 1h05

Quand les Zerep décortiquent un classique de l'art dramatique, on peut s'attendre à une purge ! Et dans *On purge Bébé*, le regard naïf mais impitoyable d'un enfant n'est pas loin. Sauf que le duo Perez-Boussiron y ajoute son approche psychologique et sociologique. « *Feydeau n'est pas drôle, même pas du tout* », disent-ils. Alors ils s'amuse des personnages, des décors et des façades, morales et scénographiques. Leur talent de plasticiens, le tissage des disciplines et leur côté libertaire éclairent avec jubilation les vérités invouables de Feydeau. La purge des Zerep n'est pas scatologique, mais macabre.

Conception et scénographie **Sophie Perez** et **Xavier Boussiron** Texte **Georges Feydeau** complété par **Sophie Perez** et **Xavier Boussiron** Costumes **Sophie Perez** et **Corine Petitpierre** Musique **Xavier Boussiron** Régie générale **Léo Garnier** Création lumière **Fabrice Combi** Régie lumière **Gildas Roudaut** Son **Félix Perdreau** Régie plateau **Adrien Castillo** Sculptures **Daniel Mestanza** Réalisation costumes **Corine Petitpierre** et **Anne Tesson** Construction décors **Les Ateliers CDN Nanterre-Amandiers**

Avec **Gilles Gaston-Dreyfus, Sophie Lenoir, Marlène Saldana, Stéphane Roger, Tom Pezier**

Coproduction **La Criée**

Production La Compagnie du Zerep / Coproduction CDN Nanterre-Amandiers, Les Nouvelles Subsistances - Lyon, La Criée Théâtre National de Marseille, Théâtre Saint-Gervais, Genève, Malraux Scène nationale Chambéry Savoie, Le Quai CDN Angers Pays de la Loire / Action financée par la Région Ile-de-France / La Compagnie du Zerep reçoit le soutien de la Direction régionale des affaires culturelles d'Ile-de-France, Ministère de la Culture

 **BORD DE SCÈNE** Vendredi 17 janvier rencontre avec l'équipe artistique à l'issue de la représentation

PRESSE & COMMUNICATION

Béatrice Duprat 04 96 17 80 34
b.duprat@theatre-lacriee.com

>> Photos libres de droits disponibles
sur www.theatre-lacriee.com

>> Codes accès espace pro :
identifiant : presse
mot de passe : saisonlacriee

RENSEIGNEMENTS RÉSERVATIONS

Aux guichets du mardi au
samedi de 12h à 18h ou par
téléphone au **04 91 54 70 54**

Vente et abonnement
en ligne sur
www.theatre-lacriee.com

CONTACTS RELATIONS AVEC LE PUBLIC

Julie Nancy-Ayache 04 96 17 80 30
j.nancy-ayache@theatre-lacriee.com

Laura Abecassis 04 96 17 80 21
l.abecassis@theatre-lacriee.com

Billetterie groupes
Bianca Altazin 04 96 17 80 20
b.altazin@theatre-lacriee.com

Note d'intention

Ce nouveau projet est l'adaptation de *On purge Bébé* de Georges Feydeau

La compagnie du Zerep n'en est pas à son coup d'essai en matière de théâtre de répertoire. Déjà, Alfred de Musset (*Laisse les gondoles à Venise* en 2005) et Witold Gombrowicz (*Gombrowiczshow* en 2008) sont passés sous les fourches caudines de la ré-interprétation zerepienne. Là, où Musset avait été méticuleusement désossé pour ne conserver que les meilleurs morceaux du vrai *Lorenzaccio*, Gombrowicz était envisagé comme le personnage central d'une fresque proche de l'exégèse de son œuvre et de sa forme à partir de *Les Envoutés* et *Opérette*. Feydeau, avec la maîtrise et la netteté comique qui sont sa griffe caractéristique, est l'inventeur d'un riff imparable ; ce riff, c'est un « théâtre de la pulsion » mariant frénésie, crise brutale et de névroses clownesques. Il poussera le vaudeville dans ses ultimes retranchements jusqu'à son anéantissement. Par la suite, il ne restera que le Boulevard qui, comme le souligne Violaine Heyraud, en est la version édulcorée plus propice à l'analyse des sentiments et à l'élaboration ralentie d'une morale souriante. *On purge Bébé* est probablement la pièce la plus insolite que Feydeau ait jamais écrite. Derrière l'alibi scatologique bon-enfant et la radinerie psychologique qui gangrène l'esprit de famille, on sent que plane une noirceur diffuse. Au fond, ce n'est peut-être pas si drôle.

Donc :

- L'écroulement d'un genre sur lui-même.
- Le théâtre de la pulsion, cette forme où le langage est défié dans ses capacités et ses tentatives d'explication.
- Le retour de la psychologie des personnages.
- L'habitude de croire une chose drôle, alors qu'elle ne l'est pas.

Voilà les angles d'attaque que nous envisageons d'emprunter.

C'est d'une histoire curieuse dont nous nous inspirons ici Voici ce qu'elle raconte

Un père, fabricant de pots de chambre en porcelaine, cherche à faire fructifier sa petite entreprise.

Sa femme se promène en négligé dans toute la maison son seau à la main — seau qui renferme ses humeurs de nuit à peine refroidies. Avec une perfidie exaspérante qui jamais ne fléchit, elle s'en prend sporadiquement à son mari ; le moindre prétexte lui donne l'occasion de faire la démonstration de son indiscutable raison. Mais la cause de ses emportements finit par remonter à la surface. L'angoisse est précise : le gosse a beau pousser tant qu'il peut, il garde tout. Rien ne sort. Donc, sa Mater Dolorosa est en pleine crise : elle a le blues de la constipation.

Un sortilège étrange semble s'être abattu sur les trois membres de cette famille. Leur existence plafonne au stade anal. Ce qui s'avère être plutôt légitime pour le petit garçon ; mais complètement incohérent de la part des parents. Tous trois s'expriment mal, dans une atmosphère psychique dont émane une exagération permanente. Comme par plaisir, les chapelets d'allusions, les procès personnels, les coups tordus, les injures et les engueulades refoulent, braillent et, définitivement, s'embourbent. A trop faire le tour du pot, c'est le tour d'écrou qui se resserre sur les insatisfactions stupides de ce petit monde semi-bourgeois où chacun garde toujours un œil, grave et précautionneux, sur son trou de balle. Les parents sont obsédés par le contenant, alors que l'enfant-roi capitalise affectivement en ne lâchant rien du contenu. La fermeté n'est qu'apparente, et la pudeur perversie. La vanité l'emporte. Le for intérieur reste au point mort.

La petite bouchée coincée dans le derrière du trop gâté Toto incarne le cartouche caché, la matière noire symbolique en mal d'expansion.

D'ailleurs Toto, c'est le diminutif d'Hervé.

La Question du rire chez Feydeau

On rigole d'avance ?... Vraiment ?... Qui ?...

La portée subversive de la question scatologique gronde, en bruit de fond, dans cette œuvre apparemment enlevée. Que souffle-t-elle exactement, cette question pour le moins mystérieuse ? On pourrait avancer l'hypothèse que Feydeau ait pu être inspiré par l'œuvre de Pujol en pleine apogée dans les années 1910. Pujol, performeur radical de génie, perpétuait alors la tradition du flatulisme et de la pétomanie dans les meilleurs cabarets où le tout-Paris venait l'applaudir. Freud très intrigué par ses talents de péteur-musical avait assisté à une de ses apparitions afin de comprendre « pourquoi les gens riaient ». On imagine Feydeau saisi d'admiration à voir en Pujol une forme minimale, absolutiste et hard-core des charmes ricanants du vaudeville, où les pitreries et autres effets de langage seraient anéantis par la plus absurde des puissances.

Par ailleurs, et c'est de notoriété publique, Feydeau compose *On purge Bébé* suite à un divorce éprouvant. Pétri de contradictions existentielles, il avait eu un désir de vie de famille bien installée ; mais il mourut d'une syphilis à tendance mélancolique pour avoir trop fréquenté les bordels. Il a fait des enfants pour en avoir la haine. Avant de mourir à l'hôpital (en se prenant pour Napoléon Bonaparte), il passera les vingt dernières années de sa vie à l'hôtel Terminus. Étant lui-même porteur d'un paradoxe profond, son œuvre souffre fatalement d'un malentendu certain : Feydeau, ce n'est pas très drôle. Ce n'est même pas drôle du tout. Et de cela, on ne s'est jamais vraiment rendu compte.

Ce malentendu a facilité la normalisation de l'esthétique de « la moquerie du petit-bourgeois » qui permet de dire que le fou c'est inévitablement l'autre ; et cela a arrangé le spectateur qui lui-même vient conjurer (son côté petit-bourgeois) en se délectant de l'ironie de l'affaire.

Ça a tourné au « de bon ton » illusoire, voilà tout.

Il n'en demeure pas moins quelque chose de sombre dans cette mécanique.

Le spectateur, c'est une chose. Mais le comédien, alors ?

À Christian Clavier qui exhorte : « Que les intellos ne touchent pas au comique, qu'ils le laissent aux crétins comme nous, comme moi ! » Nous répondons : « Malheureusement, Monsieur Clavier, ça ne va pas être possible. Nous ne pouvons pas nous permettre ce qui serait une grave faute professionnelle de notre part. » L'esprit de contradiction est un grand pourvoyeur d'idées. Pour un acteur « traditionnel » habitué aux stratégies de la « psychologie du personnage », être engagé sur un Feydeau est une aubaine libératrice, un challenge à relever : tout à coup, il se sent habilité à pouvoir illustrer le désordre, l'excès par des expressions appuyées, des intonations qu'il pense stupides, des effets de jambes ridicules, des grimaces, des attitudes drôlatiques. Il a alors la sensation d'atteindre une liberté jusqu'ici inconnue, et de manipuler ses propres limites en étant autorisé à faire « n'importe quoi », d'avoir enfin un passe-droit pour la pulsion.

La « matière pulsionnelle » est, pour les comédiens du Zerep, un ingrédient immanent dans leur façon de vivre sur scène. Et vu leur tempérament, savoir faire Feydeau, c'est une évidence. Mais il reste ce qu'on s'appelle la psychologie du personnage, ou le parcours psychologique, ce truc qui serait la clé pour donner de la forme au sentiment. À quoi ça sert exactement ?

Scénographie / Mise en scène : quelques principes de base

La scénographie se présente comme un immense pop-up, sur le modèle de ces décors miniatures surgissant des pages d'un livre que l'on ouvre. Des pans en aplats, abstraits et austères, forment un ensemble composite qui tend à rappeler un intérieur de salon-début de siècle. Tradition du Vaudeville oblige. Mais au fur et à mesure, le décor est pris dans les remous de l'histoire qui se déroule, comme une baraque frappée par un ouragan intérieur.

Une porte claque, et c'est un mur qui tombe ; un comédien s'enfonce dans un fauteuil, et c'est la cheminée qui disparaît ; un même crie une insulte, et c'est un couloir entier qui tombe. Dans ces secousses incessantes, les comédiens s'accrochent à ce qu'ils peuvent pour s'en sortir, même si pour cela ils doivent changer de rôles, de costumes et de manière de faire.

Il y a alors deux fins possibles : la souriante et la sombre.

La souriante, c'est ce que l'on nous a inculqué sur Feydeau et qui fait les choux-gras de la fausse-joie.

La sombre, c'est l'esprit de Feydeau lui-même, l'amusement ultime au prix de l'infamie. Tout s'aplatit. Parti de Feydeau, on semble en arriver à une ambiance à la *Dogville* de Lars Von Trier.

Georges Feydeau (1862-1921)

Auteur dramatique, fils du romancier réaliste Ernest Feydeau (1821-1873), il reste celui qui a perfectionné le vaudeville là où l'avait laissé Labiche. A ses débuts acteur et auteur de monologues joués dans les salons parisiens avec Le Cercle des Castagnettes, compagnie d'amateurs qu'il avait fondée (1876-1879), Feydeau connaît son premier succès public en 1886 avec *Tailleur pour dames* créé au Théâtre de la Renaissance. Suivront *Monsieur chasse* puis *Champignol malgré lui* (1892), *Un fil à la patte* et *L'Hôtel du libre-échange* (1894), *Le Dindon* (1896) et *La Dame de chez Maxim* (1899), autant de pièces écrites avec brio et toujours à l'affiche aujourd'hui.

Son théâtre, rempli de mouvements et de situations cocasses, oscille entre farce et comédie, réalisme et caricature. Ayant apporté au théâtre la mécanique du rire, Feydeau connut son apogée en 1905. Il rompit ensuite avec le vaudeville traditionnel pour créer des comédies de mœurs en un acte qui mettaient en scène le quotidien ennuyeux du couple bourgeois : *La Puce à l'oreille* (1907), *Feu la mère de Madame* et *Occupe-toi d'Amélie* (1908), *On purge Bébé* (1910), *Mais n'te promène donc pas toute nue* (1912).

Atteint par la syphilis, Feydeau fut interné en 1919 et mourut deux ans après.

Cet observateur de la société « fin de siècle », qui avait fait rire le public de la Belle Epoque, finit ainsi ses jours tristement, non sans avoir salué la venue de Charlie Chaplin, son successeur au cinéma.

Zerep, historique

Sophie Perez fonde la Compagnie du Zerep en 1998. Elle se lance dans la mise en scène de spectacles où se chevauchent les styles, les genres entre danse, performance.

Les distributions successives rassemblent précisément des comédiens pleins de savoir-faire et de particularités, aux trajectoires éclatées et aux cursus improbables.

Aujourd'hui, le Zerep s'articule autour d'un cercle d'habitues permanents. D'une part, les comédiens Sophie Lenoir et Stéphane Roger, rejoints selon les projets par Gilles Gaston-Dreyfus, Françoise Klein, et Marlène Saldana.

D'autre part, des collaborateurs divers, Fabrice Combier (création lumière), Daniel Mestanza (réalisation d'objets), Corine Petitpierre (costumes).

Et aussi Xavier Boussiron, qui au début engagé en tant que musicien, co-signe avec Sophie Perez les pièces depuis la création de *Le coup du cric andalou* (2003).

La Compagnie du Zerep mène un théâtre délibérément affranchi de la moindre hiérarchie. Toutes sortes de strates culturelles, d'influences, d'emprunts, de simulacres, de manières d'être sur scène, de sources d'inspiration se croisent et se décroisent. Le texte, les acteurs et les objets ne constituent qu'un tout protéiforme.

Les spectacles sont un précipité de notions récurrentes : l'action entre le documentaire et l'onirisme ; l'invention de la tradition ; le langage pris en étau en être le vrai et le faux ; la mauvaise foi et l'invention ; la parodie et la dureté des grands sentiments ; la dynamique de la revue et l'imperfection de l'expérimental ; le regard sur le présent, le rire à la fois outil de réflexion critique et pédagogique. Le mouvement est permanent pour questionner les limites de la représentation.

La singularité des spectacles repose enfin sur le noyau artistique réunit depuis une quinzaine d'années. La présence inédite des acteurs dans toutes les pièces-œuvres du Zerep les lient entre elles d'une continuité aussi étrange que cohérente ; ils sont des engins scéniques éberluant le sens et le public par les contre-emplois, les variations, les relectures, les frasques dégénérées, les expérimentations subtiles, la beauté sensuelle, et la beauté tout court (qui reste, somme toute, une question primordiale).